

Madeleine MONETTE, *L'Amérique est aussi un roman québécois. Vues de l'intérieur*, Montréal, Nota bene, 2022, 250 pp.

Andrea FANTON
Università degli Studi di Udine

Dans cette sorte d'autobiographie poétique divisée en deux grandes sections, « Essais » et « Entretiens », Madeleine MONETTE nous invite dès l'« Avant-propos » (pp. 7-9) à « un retour sur les voies de [son] imaginaire, sur [son] rapport personnel à l'art du roman et à la fonction poétique du langage, sur [ses] procédés créatifs et [ses] préoccupations d'artiste » (p. 8). L'ouvrage se veut un recueil d'essais, de fragments, de témoignages, de discours et d'entretiens que l'écrivaine montréalaise vivant à New York a conçus, écrits ou livrés au fil des années.

La première section, « Essais » (pp. 13-125), s'articule en quatre parties. La première – « L'Amérique est aussi un roman québécois » (pp. 13-50) – s'ouvre sur le constat du dépaysement éprouvé par l'écrivaine lors de son déplacement à New York qui « a transformé [son] existence, a aussi marqué le début de [sa] vie d'écriture » (p. 29). L'écrit suivant met l'accent sur sa condition d'étrangère dans la Grosse Pomme. Les bruits et la frénésie newyorkaise représentent toutefois, selon l'écrivaine, une ressource, dans laquelle puiser les personnages et leur langue, à travers notamment la digression ; elle classe, en effet, la littérature en tant que le « dire de l'inessentiel » (p. 24). Ensuite, elle s'attarde sur son dualisme linguistique qui, tout en lui permettant de ressortir « de nouvelles images » (p. 27), est au même temps révélateur de la « déroute permanente du sujet francophone en Amérique du Nord » (p. 28). Pourtant, elle exploite cette double identité pour ses romans, en franchissant idéalement les deux frontières et à travers l'évocation d'un paysage qui combine son passé québécois et son présent américain. L'autrice revient successivement sur son état de migrante, ce qui l'amène à entamer une longue réflexion sur la condition de l'écrivain contemporain et sur la littérature québécoise. L'écrivaine montréalaise s'interroge alors sur sa « mobilité identitaire » (p. 42), sentiment commun, considère-t-elle, à presque tous les écrivains québécois. Car MONETTE constate que la littérature québécoise est ouverte, une sorte de littérature-monde : « elle s'ouvre de l'intérieur en reconnaissant la pluralité de ses imaginaires [...], elle s'invente une québécoisité déliée de son passé et à l'écoute du monde » (p. 45). Bien qu'une américanisation de la nouvelle littérature soit indéniable, MONETTE observe néanmoins que les auteurs « refaçonnent l'image de ce qu'on appelle 'l'Amérique', en la rendant plus englobante » (p. 46) ; si bien qu'elle considère que « oui, l'Amérique est aussi un roman québécois » (p. 47). En conclusion, l'autrice exprime la joie d'avoir été qualifiée d'« auteure transculturelle de la post-colonie » (p. 47) : son but est, entre autres, de représenter – en langue française – « le visage québécois de l'Amérique » (p. 49).

PONTI / PONTS
langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964
n. 24, 2024
DOI: 10.54103/2281-7964/28065

SECTION FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA
Coordonnée par Alessandra FERRARO
alessandra.ferraro@uniud.it

NOTE DE LECTURE

Open Access



La deuxième partie, intitulée « Une veine urbaine » (pp. 53-73), aborde l'imaginaire urbain présent dans les romans de l'écrivaine qui ont comme décor des espaces urbains fictifs dans lesquels les langues se croisent, les ethnies se chevauchent et les édifices s'amassent. Par ailleurs, New York a fourni aux écrivains et aux artistes de toute époque la matière pour d'innombrables récits et histoires.

Les techniques d'écriture sont au centre de la troisième partie, « Avec la voix et les yeux » (pp. 78-104). MONETTE recourt souvent au flux de conscience et au discours indirect libre, afin de déployer la subjectivité des personnages, de sorte que dans ses œuvres les dialogues sont rares. Ce style lui permet de mieux exposer la fonction sociale du roman. L'écrivaine déclare ensuite rédiger ses textes « par fragments » (p. 87), en procédant « par sauts et par bonds » (p. 88). Elle avoue écrire « pour aller là où l'on n'irait pas dans la vie » (p. 100), en suivant sa voix intérieure qui sort lorsqu'elle se consacre à l'écriture. À cet égard, MONETTE confie que dans ses fictions il est possible de repérer des fragments autobiographiques qui, réunis, parviennent à brosser une sorte d'autoportrait.

« Venir au monde » (pp. 105-125) est le titre de la quatrième partie. L'écrivaine québécoise retrace ici un voyage en Nouvelle-Calédonie et son discours à l'Académie des lettres du Québec de 2007. Quoique parlant l'anglais quotidiennement, MONETTE continue à écrire en français pour un « désir de déconditionnement poétique » (p. 109). Sa qualité d'expatriée ainsi que sa vie newyorkaise « sont un terreau idéal » (p. 112) pour écrire puisque ses livres puisent dans cette diversité. De même, remarque-t-elle, la littérature québécoise « se nourrit forcément des littératures d'ailleurs » (p. 111), même si elle « n'arrive pas à réclamer avec assez de force [...] sa place dans l'histoire de la littérature mondiale » (p. 114). Ensuite, selon l'auteure, un voyage dans un pays francophone est un prétexte pour réfléchir sur les territoires francophones autour du monde et sur leurs habitants autochtones.

C'est à de fructueuses conversations que Madeleine MONETTE a eues au fil des années avec plusieurs personnalités de la scène culturelle québécoise qu'est consacrée la dernière section de l'ouvrage, « Entretiens » (pp. 127-238). Dans « Des nouvelles de temps à autre », paru dans *Québec français* en 1987, (pp. 129-131), l'écrivaine répond à des questions sur ses nouvelles dont l'écriture l'oblige à une « réduction contrôlée du réel fictif » (p. 129) et à procéder « par condensation » ou « par élimination » (p. 129). À Radio-Canada (Réjeanne BOUGÉ, Suzanne GIGUÈRE, « Attachement et détachement », 1992, pp. 132-145), MONETTE s'entretient au sujet de son expérience d'écriture fortement liée à sa vie newyorkaise, du conservatisme de la société étatsunienne, de questions écologiques et politiques, de son amour pour la Turquie, ainsi que des sujets de ses œuvres, notamment les rapports amoureux et familiaux car l'écriture est pour elle « une nécessité sur les plans émotif et psychologique, mais aussi biologique » (p. 143). Dans une interview accordée à Janine RICOUART et Anne-Marie GRONHOVD (« Trois étreintes ou *Besides themselves* », 1992, pp. 146-159), « l'écrivaine des choses cachées de l'âme » (p. 158) décrit la manière dont elle construit ses romans et s'essaye à l'interprétation de son œuvre. La ville de New York est au cœur d'un autre entretien de la même époque (Stéphane LÉPINE, Jean FUGÈRE, « Fenêtre ouverte sur la ville », 1993, pp. 160-170). Dans la Grosse Pomme, avoue l'écrivaine, elle se sent à l'aise avec les bruits, la confusion et une langue différente de la sienne : tous ces éléments se combinent dans son écriture, qu'elle définit de « découverte » (p. 166). Au centre d'une nouvelle interview (Janine RICOUART, « L'exactitude pour l'amour de l'imagination », 1997, pp. 171-184) se trouve le roman *La femme furieuse*. RICOUART interroge MONETTE au sujet de son « écriture imagée » (p. 177), de la relation mère-fille, de l'alternance des points de vue dans le roman, des personnages, de la danse ainsi que du rôle de la sexualité dans ses ouvrages. Dans l'entretien suivant (Anne MOLIN VASSEUR, « La quête du foisonnement », 1999, pp. 185-201), MONETTE parle du rapport avec sa mère, de l'autonomie qu'elle lui a transmise, de son écriture complexe qui « résiste à l'appauvrissement de nos vies » (p. 187). Elle analyse les personnages féminins et masculins ainsi que les rapports mère-fille.

L'avant-dernière interview concerne deux autres romans de l'écrivaine (Johann TRUMEL, « *Le double suspect et Trou de mémoire* », 1999, pp. 202-217). TRUMEL suggère une lecture féministe du roman, aborde le thème de l'homosexualité féminine, l'autoreprésentation dans le roman québécois, la fonction de commentaire social du roman, ainsi que la grande attention que MONETTE réserve à la structure et à l'écriture de ses œuvres, qui « change d'un roman à l'autre » (p. 217). Une longue interview s'ouvrant sur

le thème de la violence clôt la deuxième partie du recueil (Eva PICH PONCE, « La vigilance du roman », 2010, pp. 218-238). L'écrivaine souligne que ses romans débutent par un élément déclencheur violent et que les victimes sont souvent des femmes, des adolescents ou des enfants. MONETTE souligne ensuite sa sensibilité envers les arts, ce qui l'entraîne à insérer dans ses écrits des personnages-artistes. Suivent des réflexions sur la précision de son écriture, qui lui consent d'écrire des romans – individuels et collectifs à la fois – sur la vie intime et quotidienne des nous tous. En conclusion, MONETTE présente ses prochains projets, ses poèmes, ses nouvelles et son sixième roman *in progress*.

Des « Notes » (pp. 239-247) complètent ce volume de Madeleine MONETTE, à la fois intime et sagace.